447

Discours de l'abbé

Boicervi

(un ami de Chateaubriand)

St Poltien, 3 juin,

1832

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON

dans nos veines, coule encore dans les veines de plusieurs d'entre vous ; vous êtes la postérité des saints ; sans cueillir comme nous les palmes du martyr, vous pouvez au moins cueillir les palmes de la fidélité. Oui, mes Frères, vous êtes la postérité des saints : car, ici, sont gravés sur des ruines encore vivantes les titres de votre noblesse chrétienne ; la gloire de vos saints devanciers respire encore en ces lieux, pleins de la renommée de leurs généreux sacrifices ; en ces lieux brillent encore les trophées de leurs exploits ; j'y contemple avec une juste fierté les autels de l'erreur brisés par eux contre les autels de la vérité. C'est ici que j'aimerais à dérouler sous vos yeux les indélébiles archives de votre honorable primogéniture dans la foi, à relire avec vous cette lettre éloquente que le judicieux Eusèbe a conservée à notre instruction, et que les Catholiques de Lyon écrivaient, en 174, aux Catholiques de Smyrne, jaloux de leurs triomphes. En 174 ! je le répète, mes Frères, oh ! la vénérable antiquité !

Et les magnanimes athlètes qui combattaient alors dans vos murs, et mouraient pour la vérité, quel spectacle ils donnèrent au monde déconcerté et au paganisme interdit ! ce n'est ni ignorance, ni opiniâtreté, ni désespoir, ni faiblesse. Quel calme ! quel empire sur leurs ennemis ! quelle résignation sublime ! ils meurent sans jactance et sans murmure, pour attester des faits dont ils

ont l'évidence ; ils meurent pour celui qui est mort pour eux. On les déchire par le fer, ils lèvent vers le séjour du repos des regards de sérénité ; ils entonnent des hymnes à celui qui les éprouve, les soutient et les attend. D'un côté, toutes les passions, la haine, le fanatisme, la vengeance avide de supplices; de l'autre, toutes les vertus, la douceur, l'oubli d'eux-mêmes, le pardon des maux qu'ils endurent. C'est Vettius qui défend la cause de la vérité contre les calomnies de la magistrature, et proclame hautement, étendu sur le chevalet, l'innocence de ses frères ; c'est le diacre Sanctus qui répond aux invectives du mépris par les cantiques du bonheur; c'est le néophyte Maturus, déployant la contenance tranquille d'un vieux soldat de Jésus-Christ; c'est Attale, l'ornement et l'exemple du troupeau, baissant les yeux de honte et de douleur, en présence de la statue de Jupiter; c'est Ponticus, à peine sorti de l'enfance et déja mûr pour le ciel ; c'est Blandine, esclave par la naissance, mais reine par la foi, recelant une ame forte dans un corps débile, sourde aux prières et insensible aux larmes de sa famille désolée, embarrassant de son obstination à souffrir les implacables bourreaux dont l'ingénieuse fureur invente sans cesse de nouvelles tortures, et devenant ainsi par l'héroïsme de sa constance l'éternel étonnement comme l'éternelle leçon de son sexe. O jours chers à l'Église, où l'arbre de la vérité

croissait au milieu des champs de la mort, où ses branches mutilées n'en étaient que plus fécondes, et où le sang des premiers disciples de l'Évangile nourrissait son tronc affermi par les orages !

Et vous, ô Pothin, à qui le Pasteur suprême avait remis un bercail si digne de votre zèle; sortez de votre cachot, vous qui êtes maintenant placé sur nos autels; montrez-nous vos fers, vous aujourd'hui l'objet de nos hommages; venez, que nous tombions à vos genoux, que nous baisions avec respect vos cicatrices glorieuses; venez, vous n'êtes plus courbé sous le fardeau des ans et le glaive de la persécution; une jeunesse inaltérable décore votre front, et le diadême des élus le couronne; venez, il est encore des fidèles sincères qui vous appartiennent par la reconnaissance, et pour lesquels votre nom seul est un encouragement, un dédommagement, un soulagement dans leurs peines. Avec quel tendre intérêt ils le prononcent ce nom, qui reluit d'un éclat si pur à la tête de la généalogie de leurs pontifes, ce nom qui a réduit en poudre les monuments de la raison dégradée, et fait taire les oracles de la superstition devant les oracles de la sagesse; ce nom qui revendique tant de conquêtes spirituelles ! l'étendard de la croix flottant sur vos collines; vos aïeux, ensevelis dans le néant des extravagances fabuleuses, se réveillant au bruit des prodiges de la

vérité ; l'aigle des Césars abaissant la hauteur de son vol devant l'Agneau sans tache ; Rome vaincue dans Lyon et les Gaules chrétiennes !

Et l'esclavage qui s'en va, et la civilisation qui commence, et les nations stupéfaites de ce qu'elles voient et de ce qu'elles entendent, et l'humanité qui bénit une révolution tout en bienfaits, au contraire de ces révolutions tout en désastres, vastes naufrages dans lesquels tout périt, religion, familles, lois, mœurs et propriétés !!!... et les successeurs de Pothin qui vont bientôt marcher sur ses traces, répandre les semences de la foi qui a déja produit tant de riches moissons, cultiver des pépinières au sacerdoce, construire des maisons de retraite aux solitaires, de rafraîchissement aux affligés, de persévérance aux convertis ; substituer à la piscine teinte du sang des animaux la piscine teinte du sang d'un Dieu ; éclairer ce tribunal domestique où chacun de nous prononce sur soi-même, en attendant que l'infaillible Arbitre confirme ou annulle la sentence ; signaler cet autre tribunal non moins irrécusable que définitif, dont les assises se tiendront à la chute du monde, en ce jour qui n'aura point de fin et qui verra tout finir, où le temps arrivé au terme de sa course dormira immobile, où la nature, dépouillée de son nom de mère, ne fera plus couler une seule goutte de lait de cette source qui a nourri tant de générations, où le grand

Juge des vivants et des morts apparaîtra dans le chaos des éléments sur le trône de sa divinité, devant ses justiciables éblouis des rayons de sa gloire et épouvantés des foudres de sa justice qui gronde ; enfin, quoique étrangers à la politique des royaumes, qui ne sont pas le royaume du ciel, graver profondément les maximes conservatrices de la stabilité des états et de la tranquillité des peuples... Et voilà, que, grace à la puissance de la vérité dont ils sont les messagers infatigables, ainsi qu'aux miracles sans cesse renaissants dont votre premier évêque leur a montré, en la parcourant, la carrière divine; voilà que la face de votre pays est changée, sans crédit, sans armées, sans négociations : la foi, l'espérance et la charité surgissent du culte nouveau, comme le parfum des fleurs s'exhale de leur calice entr'ouvert, comme l'encens monte en nuages, dès que le charbon ardent l'a touché : en sorte, mes Frères, que, sans le ministère de Pothin leur illustre précurseur, la nuit épaisse de l'idolâtrie vous déroberait peut-être encore la lumière de la vérité.

Eh bien, mes Frères ! est-ce assez de droits à votre admiration ? qui pourrait estimer à sa valeur le premier anneau de cette longue chaîne de travaux, de tribulations et de services ? Quelle ne serait pas votre ingratitude, si une tâche indifférente était le prix d'un si merveilleux dévoûment ! Il est si doux de penser que votre

premier évêque est toujours votre premier gardien et votre premier avocat auprès de la Clémence souveraine ; qu'il vous a conduits comme par la main à travers les hérésies, les scandales, les fléaux, les bouleversements, les catastrophes, que vous devez à sa médiation d'être restés Chrétiens et Français, lorsque tout était démence ou mensonge autour de vous, lorsque le brigandage avait des temples, et que l'Éternel n'en avait plus, lorsque la majesté des rois était violée jusque dans leurs sépulcres, et qu'on jetait à la voirie des ossements révérés par les siècles, lorsque toute une nation était déchirée comme une proie, et que le petit nombre d'ames religieuses, se ménageant en secret avec le ciel des communications qu'elles n'avaient plus avec la terre, conjuraient Dieu de sauver le monde une seconde fois, en ressuscitant la pitié dans le cœur des hommes, où l'ostentation du vandalisme et la jactance des forfaits solennisaient le plus grand des crimes.... après le déicide.

O Pothin, comme ton cœur paternel a tressailli à la vue de cette nouvelle lignée de martyrs, tombés au poste de l'honneur catholique et monarchique, dans ce siége mémorable, dont l'histoire a déja buriné les détails, pour être la méditation des races futures, où les nobles enfants d'une cité, jusqu'alors heureuse et florissante dans les arts de la paix, s'élancèrent tout-à-coup en guerriers sans peur et sans reproche contre l'oppression

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON

et le despotisme, sans tactique que leur intrépidité, sans repos que leur conscience, sans subside que leur désintéressement, sans auxiliaires que les inspirations de la vérité, la plus sûre conseillère de tout ce qui est bon, de tout ce qui est juste, de tout ce qui est grand. O Pothin! nous vous en conjurons, dans nos temps de perturbations déplorables, que la vérité ne cesse jamais de guider votre peuple sur la mer orageuse de la vie, que votre souffle protecteur enfle toujours la voile du frêle bâtiment qu'il monte; que les pilotes qui règlent sa marche, trouvent dans la confiance des passagers le salaire de leur vigilance; enfin que l'espérance de saluer bientôt le port charme les périls du voyage et les ennuis de la navigation!

Et vous, mes Frères, continuez à rester immuables dans la vérité: elle est la lumière morale des ames, comme la lumière physique est la vérité des corps; ses rayons partent d'un soleil qui n'a pas de déclin. La vérité que Jésus-Christ a apportée au monde, est aussi inflexible dans ses préceptes que dans ses dogmes; et qui usurperait le droit de la changer, de la dénaturer, de l'atténuer? La créature aurait-elle le privilége de modifier les lois du Créateur? nous entendons cependant l'impiété et même la tiédeur répéter à l'envi: *Autres temps, autres mœurs.*

Autres temps, autres mœurs, c'est-à-dire que Dieu doit se plier à vos usages, et devenir,

en quelque sorte, l'esclave de vos bizarreries; qu'il doit promulguer des ordonnances nouvelles de siècle en siècle, d'année en année, de jour en jour, d'heure en heure, selon la légèreté de vos goûts et la mobilité de vos caprices; c'est-à-dire que vous ne voulez plus des beaux âges de l'Église naissante, ni des vertus qui croissaient autour de son berceau; que vous regardez comme des insensés les premiers Chrétiens qui, par un attachement inébranlable à la foi, s'élevaient à toute la sublimité de leur vocation, et comme des fanatiques, les premiers martyrs qui se laissaient égorger comme des agneaux; c'est-à-dire qu'il en serait de la sagesse des lois que Dieu nous a octroyées, comme de vos modes, de vos plaisirs, de vos fantaisies, dont la variété est le plus doux assaisonnement; que la volonté de Dieu serait soumise à la vôtre, et qu'il accommoderait aux inconstances de votre humeur volage les décisions suprêmes de sa sainteté et de sa justice.

Autres temps, autres mœurs. Quoi! lorsque, dans l'ordre matériel, la plus magnifique harmonie unit toutes les parties qui le composent, lorsque le géant du jour, depuis l'origine du monde, suit comme un enfant docile la destination que lui a tracée le doigt créateur qui fait tourner la terre, il faudrait, dans l'ordre moral, que Dieu n'exigeât plus de l'homme ce qu'il lui prescrivait auparavant, et qu'il laissât

impunies des infractions téméraires, parce que de nouveaux temps doivent amener de nouvelles mœurs, comme si les mœurs des temps où le ciel se peuplait de saints, n'étaient pas les seules qui convinssent à un Chrétien jaloux des mêmes récompenses ! Oseriez-vous, mes Frères, justifier les désordres qui affligent l'Église et que vos pères ne connaissaient point, parce que ces désordres sont aujourd'hui communs à tous les états et à tous les sexes ? Oseriez-vous prétendre qu'il est maintenant permis de déchirer la réputation des autres, parce que les morsures de la malignité sont aujourd'hui la pâture séduisante et habituelle de tous les entretiens ? Oseriez-vous prétendre qu'il est maintenant permis de fréquenter les théâtres, parce qu'ils sont devenus les nouveaux temples des nouveaux chrétiens, et qu'on les vante aujourd'hui comme un délassement nécessaire et un moyen infaillible de perfectionner la multitude ? Oseriez-vous prétendre qu'il est maintenant permis de dévorer ces ouvrages licencieux, fruits amers d'un arbre que les démons ont planté, de boire ces liqueurs enivrantes où la jeunesse perd la raison et trouve la mort, parce que ce fatal breuvage est aujourd'hui sur presque toutes les lèvres et au fond de presque tous les cœurs. *Autres temps, autres mœurs* ! mes Frères, ces mots expriment tout ensemble un outrage, une déception et une absurdité.

La prérogative la plus inséparable de la vérité n'est-elle pas d'être toujours la même? Qu'aurait-elle à démêler avec notre instabilité? n'est-elle pas éternelle comme son auteur? *Veritas Domini manet in æternum.* Les ouvrages de nos mains s'effacent comme les caractères tracés sur le sable, que le vent emporte : les sceptres s'usent, les trônes s'affaissent, les peuples changent de maîtres, les maîtres changent de peuples; nous marchons sur le cadavre des empires; nous foulons des palais qui ne sont plus que des déserts; le vieux fleuve du Tibre soulève ses flots décolorés pour en couvrir comme d'un manteau les affronts de la barbarie, du temps et de la guerre; enfin un monde est sous nos pas, aussi fragile que nous-mêmes dont les agonies ne sont que des douleurs d'un jour. La vérité du Seigneur demeure : *Veritas Domini manet in æternum.* Les lauriers se flétrissent, les titres se perdent, tout se dégrade, tout tombe; il n'y a que la vérité qui surnage sur le vaste abyme où tout se plonge et se confond : *Veritas Domini manet in æternum.* La vérité ne s'accroît point, elle demeure; elle ne diminue point, elle demeure : *manet.* Les opinions, les systêmes, les découvertes, un seul instant peut les précipiter dans le gouffre de l'oubli; la vérité n'est sujette à aucune vicissitude, elle demeure : *manet.* Tout se meut, tout se choque autour d'elle sans l'atteindre, elle demeure : *manet.* Assise sur le

rocher de son immutabilité, elle entend le bruit des vagues mutinées qui expirent à ses pieds, et rit des passions tumultueuses qui leur ressemblent : *manet*. Enfin la vérité survivra au temps, comme le bonheur à la miséricorde humaine, dont la miséricorde divine a enrichi la terre : *Veritas Domini manet in œternum*.

SECONDE PARTIE.

O sainte Miséricorde, précieuse émanation de la miséricorde suprême, la philosophie ancienne ne vous a jamais connue, la philosophie moderne vous a dédaignée; vous étiez réservée à la philosophie du ciel, qui est la religion de Jésus-Christ. Avec vous, le riche est le père du pauvre, et le pauvre est dans un sens le père du riche, puisque la providence du temps se sert de l'opulence du riche pour secourir le pauvre, et que la providence de l'éternité se sert de l'indigence du pauvre pour sauver le riche: *Creator divitem pauperi et pauperem diviti præparavit*. O sainte Miséricorde, vous êtes la voix des infirmes qui n'en ont point; et si l'un de ces fléaux dévorants, qu'on nomme rois de la mort, et, dans le langage de l'Écriture, une solennelle expiation (car, mes Frères, des traditions nous sont restées des événements terribles qui n'ont jamais manqué de suivre la corruption des mœurs; et y aurait-il de l'indiscrétion à dire que

les déluges, les épidémies, les embrasements, ont leur cause secrète dans les vices des hommes, en sorte que le crime et le châtiment seraient les deux poids moteurs jetés par une main cachée dans les deux bassins de la balance qui incline du côté de la justice vengeresse. Quelquefois cette justice est lente, parce qu'elle est éternelle; c'est donc à nous à mesurer les ombres prophétiques que l'avenir projette sur le présent). Et si l'un de ces fléaux dévorants, qu'on nomme rois de la mort, et, dans le langage de l'Écriture, une solennelle expiation, vient soudainement désoler un grand royaume, le couvrir d'un crêpe funèbre, frapper des coups inévitables jusque sur le grabat du pauvre, on vous admire, ô sainte Miséricorde, comme l'envoyée d'une providence réparatrice, affrontant les périls, calmant le désespoir, soulageant la douleur, multipliant les remèdes et improvisant les offrandes. O sainte Miséricorde, vous vivifiez tout dans l'ordre social, comme le soleil dans l'ordre de la nature : votre sein est toujours ouvert pour épancher plus de largesses, sans blesser jamais la pudeur timide qui les reçoit; votre ingénieuse activité descend des plus graves intérêts jusqu'aux détails les plus minutieux en apparence, et votre inépuisable sollicitude embrasse les objets les plus disparates, s'occupant avec une égale bonté des infirmités du corps et de celles de l'esprit; vous placez sur

toutes les routes de l'infortune des sentinelles vigilantes pour l'épier et la découvrir, glanant ceux qui pleurent dans les plus obscurs réduits, et quelquefois, près de leurs couches en lambeaux, arrachant à la mort le masque hideux qui la rend si redoutable, vous renouvelant sans cesse vous-même dans vos intimes relations avec la miséricorde d'en-haut, et aimant à vous convaincre et à convaincre les autres que, confier la souffrance à la seule pitié des hommes, c'est la mettre quelquefois sous la protection de ceux qui l'aggravent.

Oh ! qui de nous pourrait se rappeler sans émotion les beaux jours où l'Église primitive, au milieu des tempêtes, oubliait ses dangers pour ne se souvenir que de la détresse du pauvre? On savait alors que la miséricorde élève le Chrétien au sommet de la perfection, qu'elle est inconciliable avec la vanité, parce que les imitateurs de notre divin Maître sont humbles; avec la médisance, parce qu'on ne dit de mal de personne lorsqu'on ne fait que du bien; avec l'hypocrisie, qu'on appelle un hommage décerné à la vertu, et que j'appelle un vice honteux qui trafique de ses bassesses. On savait alors qu'elle applanit merveilleusement le chemin de la patrie où il n'y aura plus de malheureux, parce que la miséricorde du Chrétien est la première de ses vertus, comme la miséricorde du Seigneur est le premier de ses attributs, et que déja sur la

terre, elle orne mieux un front où sa douceur est empreinte, que tout l'éclat du diadême : *Optabilius est illam habere quam esse regem et diademate coronari.* On savait alors que si la mort surprend et consterne ceux qui mettent toute leur foi dans les biens de ce monde, elle est rassurante pour ceux aux yeux de qui l'or est peu de chose, excepté pour venir au secours des nécessiteux qui ne possèdent pas même le denier de la veuve ; que la miséricorde est tout, parce qu'après cette vie, elle nous en promet une autre qui sera l'intarissable plénitude de notre bonheur. On savait alors que verser peu dans le sein de l'indigence, c'est s'exposer à recueillir peu dans le sein de Dieu : *Qui parce seminat metet et parce ;* que comme la pluie du ciel fertilise le sol qu'elle humecte, les larmes du pauvre, en arrosant le ciel, le rendent fécond en graces pour le riche : *Cœli pluvia infundit terram, lacrymæ pauperis cœlum rorant.* On savait alors que donner au pauvre, c'est prêter au Seigneur lui-même : *Fœneratur Domino qui miseretur pauperis ;* que l'aumône est un commerce avec lui, et son Évangile une cédule signée de son sang, au prix duquel il vous rendra au centuple ce que vous aurez compté en son nom. C'est dans ce sens que saint Chrysostôme assurait que la main du pauvre est la banque de celui qui pèse et enregistre toutes nos actions : *Manus pauperis est gazophylacium ;* et saint

Paulin, que l'aumône est une avance que nous faisons au Maître de toutes choses, et à laquelle nous devrons l'acquisition certaine d'une félicité sans terme, au lieu de ces biens fragiles que l'adversité peut tout-à-coup nous ravir : *Beato mercimonii genere utentes, ante nos in sinum Dei seminata præmittimus;* enfin, qu'elle est la grande industrie des saints, qui accumulent des gains énormes avec de légers sacrifices.

Et moi, j'ajoute à la suite de ces doctes pontifes : Non, ce n'est pas l'indigent qui prie pour le bienfaiteur, c'est l'aumône elle-même qui, sur ses ailes de feu, pénètre dans les tabernacles de la Bonté infinie. La Bonté infinie rejetterait-elle les supplications de l'aumône, lorsqu'elle l'implore pour les défenseurs de l'opprimé, les consolateurs du malade, les nourriciers de l'orphelin? Non, mes Frères, un bienfait, quelque modique qu'il soit, n'est jamais perdu, c'est un grain qui se développe et porte des fruits en son temps. Le verre d'eau qui rafraîchit le voyageur fatigué, se change en un fleuve qui va se mêler ensuite à l'océan de l'éternité; l'obole qui procure un morceau de pain à un vieillard affamé, devient un trésor qu'aucune violence ne pourait arracher à son possesseur. Ne l'oubliez pas, mes Frères, le pauvre est plus cher à Dieu que le riche ne l'est à lui-même.

Et encore, l'accomplissement du devoir de la miséricorde a quelque chose de si attrayant,

qu'il est impossible que vous n'en soyez pas touchés. Il y a pour tous les autres plaisirs une activité qui tourmente, des retours qui désespèrent ; il en est que l'ennui corrompt et que la satiété dénature. Le plaisir de la miséricorde est pur, sans ombre, ni mélange ; il n'a besoin ni d'art ni d'appareil, toujours mieux senti à mesure qu'il est plus goûté ! O riches, à quelle immense usure ne placez-vous pas une faible portion de vos revenus ! Comme cette miséricorde les sanctifie à vos propres yeux, lorsque par l'intelligence de vos dons, vous calmez l'impatience ulcérée de ces hommes jetés, ce semble, sur la terre, pour servir la mollesse des autres : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* Mais, ô inestimable privilége de l'opulence, surtout à sa dernière heure ! la mort, cette triste dépositaire de tous les regrets, et qui en réserve de si amers aux riches insensibles, semblera céder alors aux larmes de la reconnaissance, et suspendre pour elle ses rigueurs ! Les promesses de l'Évangile ne suffisent point à adoucir ce moment formidable ; la voix de la Religion peut tranquilliser un riche mourant, mais c'est la reconnaissance du pauvre qui l'absout. Chrétiens, dont la vie n'est que charité, lorsqu'étendus sous la main glacée de la mort, vous verrez luire pour vous les jours sans nuages, tournez alors vos regards vers les maisons de deuil que vous aurez visitées : de ces cœurs

accoutumés à bénir votre nom propice, sortira pour vous un cri d'espérance qui dissipera vos frayeurs, fléchira la Justice suprême, et vous portera dans le sein de la même miséricorde dont vous aurez été pendant la vie les zélés dispensateurs.

Convenez, mes Frères, que notre miséricorde est bien différente de la philanthropie de quelques niveleurs modernes, qui rêvent dans leur cerveau en délire l'égalité des fortunes, mère de l'anarchie, fille de la cupidité, alliée de tous les crimes : ils soutiennent que le patrimoine du riche appartient au pauvre, inventant un nouveau régime de charité dans la prochaine et inévitable communauté des biens ; ils affirment sans la moindre hésitation que la propriété du riche est une concession que le pauvre lui accorde, et qu'il lui reprend, quand il le veut. Dans leur inconséquente manie, ils déconcerteraient, s'il était possible, la plus nécessaire et la plus chrétienne des vertus, en enviant au riche le mérite de ses jouissances quotidiennes, en lui reprochant de faire encore moins qu'il ne doit, en essayant de lui persuader qu'il vole au pauvre ce qu'il ne lui donne point ; ils s'obstinent à voir dans le pauvre un créancier qui pourrait exiger toute sa dette, et n'en exige qu'une partie, et dans le riche, un débiteur qui paie un léger à compte pour ne pas irriter le créancier, travaillant ainsi à creuser entre le riche et le pau-

vre un abyme d'ingratitude que ne saurait combler l'immolation la plus entière à la cause sacrée de l'indigence. Ah ! mes Frères, supposez aujourd'hui un réveil énergique et unanime du sentiment religieux dans toutes les classes ; supposez le Christianisme réintégré dans son empire, et sa voix, aux retentissements miraculeux, proclamant de nouveau, avec l'éminente dignité des pauvres, la stricte obligation de les secourir ; supposez un traité de paix entre la foi et la science, que de difficultés seraient résolues !

Mais articulons franchement qu'il y a de nos jours quelque chose de plus odieux que le mensonge : c'est la prétention de refaire la vérité, se croyant sans doute supérieure à Dieu même, qui ne peut rien contre elle ! Oui, il y a de nos jours des novateurs criant à toutes les oreilles que ce qui fut vrai dans tous les siècles, ne l'est plus maintenant. Dans ce cas, il est donc faux que la miséricorde naquit pour vous dans le sang de vos martyrs, il y a dix-sept cents ans. Cependant, et toutes les pages de vos annales l'attestent, n'est-ce pas dans le sang de vos martyrs qu'ont germé d'abord ces abondantes récoltes de charité qui se renouvellent sans cesse parmi vous? n'est-ce pas le sang de vos martyrs qui a cimenté, pour tous les genres de maux, vos fondations entretenues dans le cours de tous les âges, par tous les genres de largesses? n'est-ce pas le sang de vos martyrs qui inspire encore à

leurs descendants, peut-être en ligne directe, la pensée généreuse de léguer en mourant aux infirmes l'appartenance des mêmes biens dont ils avaient déja eu l'usufruit pendant la vie des testateurs ? n'est-ce pas dans le sang de ses martyrs, que Lyon a puisé son plus beau titre, celui de *ville des Aumônes*, où l'on distingue les familles à la tradition des bienfaits, où une prévoyance toujours en éveil devine les besoins et les soigne, où la foi, excitatrice assidue des bonnes actions, et n'envisageant que l'avenir, ne considère les richesses que pour les répandre. Mes Frères, si le sang des martyrs fut au commencement une semence de Chrétiens, il a été sans interruption chez vous une semence d'œuvres miséricordieuses.

Quelle circonstance échappait à l'œil et au cœur de vos aînés dans la charité? Dans ce ramas confus de misères qui nous assiégent, que leur enfant le plus dégénéré en cite une qu'ils n'aient pas soulagée : quel fléau n'était pas vaincu ou adouci par les subites illuminations de leur inépuisable amour pour les pauvres? Si des calamités publiques venaient à ébranler la base fragile sur laquelle repose votre commerce, comme les offrandes semblaient doubler pour le malheur des temps! comme la pitié éclairée savait inspirer de nouveaux sacrifices! comme le génie du bien était prompt à frayer des voies nouvelles autour des ateliers muets? quelle rivalité

de secours aux crises funestes de la stagnation de votre industrie ! quel concert de toutes les volontés pour calmer les allarmes de ces ouvriers probes et laborieux qui gémissaient dans la privation de toute chose ! avec quel abandon ils disposaient en leur faveur du superflu de ces inventaires irréprochables, lentement accrus par la délicatesse la plus scrupuleuse ! Ils traitaient en frères ceux qui les respectaient en maîtres ! la famille des uns devenait en quelque sorte la famille adoptive des autres. En un mot, leur vie entière était un hymne à la louange de cette miséricorde, qui a toujours cohabité avec vous. Si la piété filiale s'enorgueillit de conserver intact l'héritage paternel, votre sainte consanguinité avec les vétérans du Christianisme ne vous impose-t-elle pas l'obligation de suivre leurs traces; en vous consacrant comme eux au culte de la reine des vertus ?

Et d'ailleurs, quel motif alléguerait-on pour se dérober au devoir et au plaisir de la charité ? l'inconduite des pauvres? leurs stratagêmes ? leur intempérance? ô cruelle prudence que de refuser sa pitié à des besoins véritables, dans la crainte de l'accorder à de faux besoins ! Hélas ! combien il en est de réels ! que de victimes abandonnées, sans recours qu'à un sexe pour lequel la compatissance est l'avant goût des ineffables délices ! que de lamentables inconnus, étrangers à tous, livrés aux tentations du plus dan-

gereux isolement, quelquefois aux viles embûches de la fourberie ou de l'avarice ! que de toits délabrés où l'objet le moins repoussant qui frappe vos regards, est le mourant lui-même, où tout ce qui l'entoure semble être sorti du cercueil pour y rentrer pêle-mêle avec lui ? que d'enfants dont les yeux n'aperçoivent que les sinistres images de la misère, et dont les oreilles entendent souvent les imprécations accusatrices de la détresse aux abois ! que de spectres vivants rachetés par le sang d'un Dieu et enchaînés par la loi des hommes, soupirent, dans leurs noires demeures, après la miséricorde aux mains pleines des bienfaits et aux lèvres chargées de paroles consolatrices !

Eh bien ! mes Frères, cette miséricorde descend jusque sous ces voûtes redoutables où des Chrétiens, déchirés par le remords, attendent leur dernier jour; elle soulève les fers qui les accablent, et, jusque sous l'instrument vengeur, exhorte par ses larmes le coupable attendri et étonné de mourir entre les bras de la miséricorde ! Parlerai-je de ces refuges dont la charité est l'architecte, où le vagabondage suspect trouve des aliments; l'immoralité contagieuse, une réclusion salutaire; la décrépitude, une existence paisible, et où les infortunés qui ont perdu la plus noble prérogative de notre être, jouissent au moins des droits de l'humanité ? Parlerai-je de ces écoles de la jeunesse, où des maîtres qui ignorent tout ce qu'ils ne doivent

pas savoir, enseignent à leurs élèves la plus utile des sciences, celle d'éviter le mal et de faire le bien; de ces asyles de la *maternité*, où la bonté courageuse dispute à l'opprobre la faiblesse séduite; enfin de ces visites journalières dans lesquelles une sainte et clandestine inquisition s'exerce sur le malheur qui se cache, par la miséricorde qui le trouve? Miséricorde, voilà tes prodiges! et toi, sa rivale, bizarre idole, où sont les tiens?

Mais oserais-je passer sous silence une œuvre dont les *jeunes économes*, chères à la Religion et à la société, consacrent à l'enfance pauvre de leur sexe les prémices de leur pieuse sensibilité, adoptent des créatures innocentes, sans aliments pour se nourrir, sans vêtements pour se couvrir, sans médicaments pour se guérir; les dérobent aux périls dont leur misère est environnée, les forment à l'amour du travail et de la vertu, transportent sous un ciel plus pur ces tendres fleurs exposées aux vents contraires, épargnent quelquefois sur leur nécessaire dans l'intérêt des bonnes mœurs, donnent, dans l'âge de la dissipation, ce que d'autres retiennent pour les soins de leur parure, développant au printemps de la vie une intelligence à laquelle rien n'échappe de ce qui est juste, de ce qui est vrai, de ce qui est utile, une précocité de raison, une prudence dans le choix des moyens qui étonneraient leurs maîtres dans la science du salut,

si la charité n'était pas la plus habile des maîtresses.

Quels engagements pour vous, mes Frères, et quelles leçons ! Rappelez-vous donc sans cesse que vous n'êtes en route ici-bas que pour arriver au tribunal du Dieu des miséricordes, qui sera bientôt pour vous le tribunal de ses vengeances, si vous n'avez pas été miséricordieux. Que vous seriez inexplicables, si vous renonciez au devoir d'une parfaite ressemblance avec vos pères, si vous n'accroissiez pas la riche succession de charité qu'ils vous ont transmise, si vous abjuriez la perpétuïté de ces établissements utiles, de ces associations pieuses, de ces ligues bienfaisantes devant lesquelles fuit la misère, avec les vices qui la suivent ou qui l'attendent ! Ah, mes Frères ! qu'est le monde avec son luxe insensé, le talent avec ses étranges fascinations, la prospérité avec son or corrupteur, et l'appétit des richesses avec ses insatiables calculs ? La miséricorde régnera toujours, parce que, sévère pour elle seule, indulgente envers les autres, ne présumant jamais le mal, tout semble innocence à ses regards innocents. La miséricorde restera toujours, parce qu'elle a sa source et sa récompense dans le sein de Dieu même ; la miséricorde régnera toujours sur la terre, pour régner ensuite dans le ciel, où les diamants de sa couronne s'embelliront des épines qu'elle aura arrachées à la douleur.

Et vous, affligés, c'est des épines dont votre vie est hérissée, que dépend votre bonheur futur ; c'est des larmes que vous répandez, que se grossissent déja vos mérites, si vous acceptez vos épreuves sans murmure, si vous déposez vos chagrins sur la croix de Jésus-Christ, si à la vue de ses plaies vous trouvez les vôtres plus légères. Vous êtes la portion chérie de son peuple : c'est dans l'obscurité et le délaissement qu'il a voulu naître lui-même ; c'est dans les hameaux de la Judée qu'il a commencé son pénible apostolat; c'était sur la cime des montagnes qu'il se retirait avec les pauvres, pour leur apprendre le grand art de la patience et le martyre obligé de la vie; il est avec eux toute charité et toute tendresse ; on s'aperçoit aisément que c'est parmi eux qu'il doit choisir de préférence les cohéritiers de sa gloire. Sa douceur est aux pauvres, et sa sévérité aux riches; enfin, une mère ne s'occupe pas avec une plus constante inquiétude de son fils, que Jésus-Christ, de la grande famille des pauvres.

Et vous, surtout, que la miséricorde divine et la miséricorde humaine rassemblent dans le voisinage de la cendre des martyrs, comme pour diminuer l'amertume de vos privations et alléger le poids de vos souffrances, à qui seraient-elles plus nécessaires qu'à vous les indemnités de cette Religion, l'opulence de celui qui n'a rien, l'appui de celui qui chancelle, la grandeur de

celui qu'on humilie, la constance de celui qu'on opprime, la force de celui qui pleure, l'espérance de celui qui n'a plus d'espérance; de cette Religion qui rend frères ses enfants pour les embrasser tous dans le même amour; de cette Religion qui dote la pauvreté soumise des richesses de l'éternité ? Où puiseriez-vous sans elle la longanimité et la résignation ? vous n'avez que nos sanctuaires et la présence de celui qui y invite surtout les faibles ; les dogmes et les préceptes qu'on y explique ne sont que vérité et miséricorde : la vérité et la miséricorde, voilà les enseignements de notre ministère !

Oh ! qu'ils sont en contraste avec les enseignements de ces raisonneurs sans raison qui, forgeant leurs opinions en l'air, s'égarent dans les vains fantômes de leur imagination déréglée et dans leurs chimériques projets de bouleverser le monde ; de ces hardis contempteurs des axiomes sanctionnés par le temps, et aux yeux desquels l'antiquité est une duperie gothique ; de ces incurables factieux qui ne voudraient ni trône ni autel, créant dans leurs livres séditieux des formules de servitude pour les rois, et embouchant la trompette de l'indépendance pour les peuples, enivrant les habitants des campagnes, autrefois si paisibles, d'atroces blasphêmes et de perversités incendiaires! Encore si au lieu de propager leurs doctrines, ils en dévoraient les poisons dans l'ombre et le silence, on plaindrait

leur démence sans l'accuser peut-être ; mais leurs mains sacriléges creusent un lit immense à l'erreur, elle y coule à plein bord, et ils exposent jusqu'aux simples à s'y désaltérer.

Les enseignements de notre ministère! vous seraient-ils étrangers, à vous qui êtes riches? Prenez garde ! la fortune est inconstante et cruelle. Lorsqu'au jour des tribulations tout croule autour de nous ; lorsque notre cœur est déchiré par ces blessures profondes qu'il n'est en la puissance de personne de guérir; lorsqu'il est noyé dans les larmes, un homme qui semblait destiné aux plus douces affections ; lorsque ses plaintes se perdent dans un épouvantable silence, sans qu'aucune main secourable verse du baume sur ses plaies : ne sent-on pas alors malgré soi la valeur et le besoin des consolations religieuses? On ne le dirait pas, à ne considérer que la surface riante que le monde nous offre; car la scène de la vie n'admet que des acteurs satisfaits. Mais celui qui suivrait quelquefois dans leur retraite ces respectables malheureux qui honorent le malheur par le courage avec lequel ils le supportent, ne tarderait pas à savoir que de toutes les peines qui nous affligent les plus cuisantes sont celles qu'on ne voit pas. Pères et mères, je le répète, la fortune est inconstante et cruelle : peut-être elle réserve sa disgrace à vos enfants; garantissez-leur au moins les bienfaits de la Religion.

Les enseignements de notre ministère ! Est-ce que dans le saint lieu où je parle, ils n'acquièrent pas, outre la médiation des combats et des triomphes de l'Apôtre des Gaules, une autorité nouvelle de la faveur spéciale qu'il m'est impossible de ne pas vous faire remarquer? Portez vos regards, mes Frères, sur la montagne (1) de laquelle arrive jusqu'à vous, comme suspendu sur vos têtes, le patronage insigne de la Mère de Dieu : ne serait-on pas tenté de croire que cette chapelle qui la couronne, précieux domaine de votre cité, et reconquis sur la grande spoliation par le zèle actif, influent et généreux d'un prêtre (2) dont la mémoire vivra toujours parmi vous; que cette chapelle, où la veuve vient chaque jour offrir à Marie son deuil, l'orphelin ses larmes, le repentir son amende honorable, et dont la cloche, aux vibrations pénétrantes et mélancoliques, sonne, à la dernière heure du jour, la dernière heure des mourants; que cette chapelle où, depuis que le Vicaire de Jésus-Christ (3) y a rappelé la pompe de son culte, et invoqué toutes les bénédictions du ciel sur une grande famille de Chrétiens d'élite, dont le saint vieillard gardait encore le souvenir à ses

(1) Fourvières.

(2) M. Courbon.

(3) Le 19 avril 1805, S. S. Pie VII a célébré les Saints-Mystères dans l'Église de N. D. de Fourvières, et ensuite béni de la terrasse de M. Caille, la ville de Lyon et son diocèse.

derniers moments, l'enfance elle-même, en contemplant les traits de sa tendre Protectrice, apprend à en chérir le modèle : ne serait-on pas tenté de croire que vos ancêtres l'ont bâtie près des reliques sacrées de vos confesseurs, afin que la voix du sang de leur chef s'unît à la voix de la Vierge sainte dont le crédit est sans bornes? Conjurons-le donc en ce jour d'être avec elle notre intercesseur auprès de son divin Fils; le premier ami de vos pères sera toujours le premier ami de leurs enfants.

O Pothin! qui nous avez engendrés à la vérité et à la miséricorde, veillez du haut du ciel sur les descendants d'un peuple que vous aimiez d'une prédilection si tutélaire; veillez sur les institutions de leur respect pour le malheur, comme sur les progrès de leur industrie; veillez sur cette maison dont l'origine a évidemment quelque chose de surnaturel, trompant d'abord toutes les combinaisons, aidée peu à peu de secours faibles et incertains, ne possédant encore de fonds que la confiance publique, plaçant à la tête de ses moyens l'économie, le trésor de ceux qui n'en ont pas, excitant tout-à-coup l'intérêt par l'importance de ses services, comme par la médiocrité de ses ressources, puis obligée d'élargir ses entrailles pour contenir plus de malheureux, devenue enfin l'émule des maisons de Dieu les plus fameuses, l'envie des princes qui l'ont visitée, et l'admiration des personnages

les plus recommandables; veillez sur une administration (1) dont les lumières, la sagesse, le parfait désintéressement sont au dessus de tous les éloges, continuant avec le succès le plus désirable le bien déja opéré avant elle; veillez sur les vierges ferventes et modestes qui mettent leur bonheur à être les servantes empressées des pauvres et des infirmes; veillez sur des *frères* dignes de ce nom, qui confondent le service de Dieu et le service des affligés; veillez sur le premier médecin de cet hospice, cet aumônier vénérable (2) qui justifie sans éclat le titre dont il s'honore, en servant la Religion et l'État dans les travaux pénibles d'un ministère où il demande chaque jour par votre entremise au souverain Distributeur des graces la résipiscence pour les uns, la santé pour les autres, et pour tous la piété, qui est la santé de l'ame; veillez sur le premier pasteur (3) d'un diocèse distingué entre tous les autres, pontife selon le cœur de Dieu, le vœu de l'Église et le besoin de son troupeau; veillez sur une cité qui a mérité deux fois d'être appelée la *ville des Martyrs* et toujours la ville des Aumônes, et à laquelle

(1) Administrateurs de l'hospice de l'Antiquaille, MM. de La Barollière, présid., Couderc, Achard-James, Martin jeune, Ranvier, Rieussec, Berlie, Colleta, Favre.

(2) M. Marcel.

(3) Monseigneur Gaston de Pins.

le disciple Bien-Aimé, à Éphèse, et Polycarpe son envoyé, à Smyrne, avaient déja préparé la gloire de devenir par vos soins la capitale de la vérité et de la miséricorde; veillez sur un royaume qui a un bien plus grand besoin d'ordre que de liberté, de foi que de science, de repos que de gloire; veillez sur les fidèles qui m'écoutent, et sur moi-même, humble lévite dans la milice sacrée dont vous étiez le chef et le modèle il y a dix-sept cents ans, afin que nous puissions célébrer un jour avec vous, dans un monde meilleur, la fête de la reconnaissance et de l'immortalité.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON

BIBLIOTECA NACIONAL

Hommage de l'Auteur

DISCOURS

PRÊCHÉ DANS L'ÉGLISE

de

l'Hospice de l'Antiquaille,

POUR LA FÊTE PATRONALE

DE

S. Pothin, premier évêque

DE LYON,

Le 3 juin 1832,

PAR M. DE BONNEVIE,

CHANOINE, VICAIRE GÉNÉRAL.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON

LYON.

IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN.

—

1832.

DISCOURS

PRÊCHÉ DANS L'ÉGLISE

DE

L'HOSPICE DE L'ANTIQUAILLE,

Par M. de Bonnevie.

Misericordia et Veritas obviaverunt sibi.
La Miséricorde et la Vérité se rencontrèrent.

N'est-ce pas sur la montagne où je parle, sur cette montagne riche de tant de souvenirs ineffaçables et de tant de mémorables exemples, que la miséricorde et la vérité se rencontrèrent, il y a dix-sept cents ans ? Il y a dix-sept cents ans ! oh ! la vénérable antiquité !

Que notre ministère a de puissance et de grandeur, lorsqu'il a le droit, en présence de dix-sept siècles, de vous entretenir des premières victoires du Christianisme sur votre terre natale, et de la vie nouvelle qu'elles lui donnèrent à force de miracles au nom de la vérité, à force

de bienfaits au nom de la miséricorde ! La vérité, mes Frères ! boussole de notre exil, bouclier de notre faiblesse, flambeau de notre intelligence ; la miséricorde, noble héritage, transmis fidèlement de génération en génération, et incessamment accru sur votre sol historique par la plus touchante émulation des bonnes œuvres. Déclamateurs téméraires, qui, dans votre fol orgueil, fermez les yeux à l'évidence, et insultez à nos traditions, parce que vous vous croyez plus savants que tous les âges, cherchez et trouvez à vos glaçantes et mensongères doctrines une origine aussi *probante* qu'une origine de dix-sept cents ans.

Et nous, mes Frères, que nous serions heureux, en plaçant sous vos regards quelques traits du tableau de cette singulière révolution, d'obtenir pour vous de celui qui l'a faite, parce qu'il fait tout, un motif solide de confiance qui ranimerait et conforterait votre foi, peut-être endormie ! En effet, célébrer la vérité, lorsqu'on travaille à l'obscurcir de ténébreux sophismes, lorsqu'on a perverti jusqu'au sens naturel des mots, lorsqu'on ne rougit plus que de marcher sur les traces de ses pères ; célébrer la miséricorde sous le règne de l'égoïsme, lorsque les plaintes de la souffrance deviennent trop souvent un ennui pour les uns, un dégoût pour les autres, et une importunité presque pour tous ; rappeler ces jours regrettables, où la vérité exer-

çait son influence sur tous les esprits, et où la miséricorde brûlait tous les cœurs de ses feux: quoi de plus propre à inspirer le désir de recommencer la plus belle époque de la ferveur dans sa pureté native, à réchauffer l'apathique insouciance qui tend à neutraliser tous les principes, à venger nos croyances des injurieux dédains de leurs détracteurs ! quoi de plus propre à absoudre la Providence, quand elle se joue de nos desseins dans les résultats les plus imprévus; à nous mettre, sans dévier, sur la pente qui conduit à un meilleur avenir, à nous consoler du présent par le passé ! enfin, quoi de plus propre à rétablir la vérité dans tous ses pouvoirs, et à maintenir la charité au premier rang de nos besoins, de nos devoirs et de nos jouissances !

C'est le but que je voudrais atteindre, avec votre secours, ô Vierge sainte ! qui êtes la mère de la vérité et de la miséricorde par essence.

Ave, Maria, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

La vérité, mes Frères ! ne touchez-vous pas à son berceau ? ses mâles accents ne retentissent-ils pas encore aux tombeaux de ses fondateurs ? Il me semble que leurs membres épars se rejoignent et se raniment en ce jour pour fortifier ma voix; il me semble qu'il vous crient : Ah ! ne dégénérez pas de vos pères ! le sang qui coulait